

INTRODUCTION

« Ils doivent avoir froid, les pauvres. Et, en plus, ils n'ont rien d'intéressant à se mettre sous la dent. » Derrière le rideau de son salon, Carla Bruni-Sarkozy observe les paparazzi britanniques postés depuis quelques jours en face de sa maison parisienne, située dans le quartier de la porte d'Auteuil. « Pour le reste, ils ont vu mon pauvre mari qui part tous les jours à 8 heures et qui rentre tous les soirs à 20 heures, poursuit-elle. Et moi qui ne sors que pour aller chercher le petit à l'école. Quelle vie dissolue, n'est-ce pas? »

Maîtriser les rythmes, imposer son tempo, c'est le combat quotidien de Carla Bruni-Sarkozy, Première dame de France depuis le 2 février 2008. L'ex-mannequin, chanteuse de son état, traverse la planète politique les yeux rivés sur son métronome. « Et si ça te tente/Prenons le

temps de faire silence/D’emmêler nos souffles et nos langues/Prenons du temps pour les choses d’importance », écrit-elle dans un hymne consacré au temps perdu qui ne fut pas suffisamment remarqué lors de la sortie de son troisième album¹. Difficile d’être plus clair sur ce que l’on considère comme prioritaire dans la vie. Mariée à Nicolas Sarkozy, elle refuse d’épouser son agenda tourbillonnant.

En se liant à l’artiste italienne, le président de la République ne s’attendait pas à devoir composer avec un rapport au temps qui, jusque-là, lui était étranger. S’il partage avec son épouse l’obsession de rester jeune, les moyens divergent. Carla savoure lentement chaque minute, tandis que Nicolas n’aime pas s’attarder sur les heures qui passent. Sur le chemin de sa cinquante-sixième année, il nous fait songer aux héros du *Tour du monde en 80 jours*. Non pas pour sa détermination à arpenter le monde, mais parce que le chef de l’État remonte sans cesse le mécanisme mythologique à l’œuvre chez Jules Verne : le lien au temps.

Jules Verne met en scène l’Anglais Phileas Fogg – le « brouillard », ainsi que le fait remarquer Michel Tournier –, ponctuel, et le Français

1. Carla Bruni, *Comme si de rien n’était*, Naïve, 2008.

Passepartout, son domestique, toujours en retard, engagé dans une perpétuelle course contre la montre. Nicolas Sarkozy incarne bien la compétition que se livrent « Nicolas-Fogg » et « Sarkozy-Passepartout » : ponctuel à ses rendez-vous, mais à la poursuite de ses ambitions. Le président a forgé sa singularité et puisé sa force dans le décalage avec sa génération. Les clichés du juvénile édile de Neuilly, trônant sous les lambris de la mairie, accoutré comme un notable blanchi sous le harnais, en disent long sur un destin déjà en construction.

Nicolas Sarkozy a été « vieux » assez jeune, de sorte qu'il a pu être considéré comme un « jeune », une fois la cinquantaine atteinte.

À peine installé à l'Élysée, il démarre sa course. Mais Sarkozy-Passepartout trébuche alors qu'il lance la gouvernance de l'hyperprésidence. Omniprésence, interventionnisme, déboires conjugaux... Sa nouvelle épouse, Carla, le convainc de réduire la cadence. L'urgence de ce ralentissement est par elle décrétée dès le premier week-end de vacances du couple en décembre 2007 à Charm-el-Cheikh, en Égypte. Interloquée par l'hyperactivité de son nouveau compagnon qui veut enchaîner les visites, l'ex-mannequin est alors à deux doigts de boucler les valises qu'ils viennent tout juste d'ouvrir.

« À ce rythme-là, c'est sans moi. J'ai passé l'âge de me sentir obligée de remplir l'agenda. »

Lors de leur premier été dans la villa des Bruni, au cap Nègre, Nicolas-Fogg se laisse séduire par de douces journées à peine rythmées par quelques rituels : le jogging du matin, les dossiers avant le déjeuner, les siestes. « On est invités sans arrêt, on ne va nulle part », s'amuse Nicolas Sarkozy en évoquant sa nouvelle villégiature. « Les vacances, c'est être tranquille, pas de rendez-vous, pas de sorties, du repos », confirme Carla. À Paris, son entourage vante un Sarkozy nouveau qui « prend le temps, choisit les sujets, ne s'occupe plus de tout à la fois ».

Las! L'explosion du système économique pulvérise cette chimère d'harmonie. Début 2009, le président enfile l'uniforme de premier pompier de France sur tous les incendies, dans l'espoir de rassurer un pays en proie au doute. De la crise économique au malaise physique, il n'y a qu'un pas, que Nicolas Sarkozy franchit en courant un dimanche caniculaire de juillet 2009. Foudroyé en pleine course, le président est frappé par la portée symbolique de cet accident médical devenu affaire d'État. Carla Bruni-Sarkozy, elle aussi, tire la leçon de ce douloureux épisode : il faut préserver son mari de la pression inhérente à sa position, le protéger à son corps défendant.

« Ils vont finir par me le tuer », fulmine-t-elle durant les semaines qui suivent l'accident. Elle reprend en main l'emploi du temps et les menus au cap Nègre. Repos forcé, régime à base de fromage blanc et de poisson. Officiellement, le sport est interdit, mais Nicolas Sarkozy se réserve des joggings discrets dans l'enceinte de la propriété. Cependant, il ressasse les résultats des examens cardiaques très poussés qui l'ont impressionné. Encouragé par sa femme, il entame une mue personnelle, celle de la maturité, dont il s'approche sans joie car Nicolas Sarkozy n'aime pas voir son âge avancer.

« *Hi*, félicitations au grand-père ! » À l'autre bout du fil, Barack Obama taquine Nicolas Sarkozy pour la naissance de son petit-fils Solal en janvier 2010. La pique fait mouche. Le président français, qui se reposait dans la maison de son épouse, ne veut pas être en reste.

« Sois tranquille, toi aussi, tu seras un jour grand-père », crie Nicolas Sarkozy dans le haut-parleur du téléphone.

— J'ai le temps, moi, enchaîne un Obama d'humeur badine. Et Carla, qu'est-ce que ça lui fait d'être mariée à un grand-père ?

— Eh, les garçons ! Je vous rappelle que vous êtes présidents, alors un peu de sérieux tout de même », intervient Carla, que rien n'enchant

autant que ces plaisanteries échangées entre Barack et son Nicolas.

En réalité, ce dernier n'a pas vraiment envie de rire lorsqu'il agite son grand sablier. « En 2012, j'aurai cinquante-sept ans », fait-il souvent remarquer à ses interlocuteurs qui testent ses intentions pour la prochaine présidentielle. « On peut changer de vie plus facilement une fois que l'on a atteint le but que l'on s'est fixé », confie-t-il aussi parfois, comme pour justifier que, à titre personnel, il a eu ce qu'il voulait et pourrait tenter autre chose.

Son épouse partage ô combien cette opinion. Elle-même a déjà accompli plusieurs mutations. Mannequin, chanteuse, Première dame. Cet itinéraire la distingue bougrement des précédentes First Ladies de la V^e République. Yvonne de Gaulle, Claude Pompidou, Anne-Aymone Giscard d'Estaing, Danielle Mitterrand, Bernadette Chirac, et, *a fortiori*, Cécilia ex-Sarkozy ont toutes accompagné leur mari dans leur ascension vers le pouvoir suprême. Certaines furent très actives à leurs côtés, d'autres moins, mais aucune n'avait vraiment un métier, une carrière à défendre. Carla Bruni, elle, s'est retrouvée embarquée dans le bateau élyséen sur le tard. La politique, elle n'en connaissait pas les codes, encore moins les contraintes. L'abnégation dont

savent généralement faire preuve les « femmes de » n'est pas sa qualité première. Habitée à la lumière depuis longtemps, habitée par sa musique, elle ne cultive guère le goût du sacrifice.

Depuis l'officialisation de son union avec le président français, elle refuse de se voir cantonnée au rôle ornemental auquel la prédestinent les us et coutumes de la République. Cette drôle de Première dame, malgré le style sobre qu'elle affiche, fait parfois grincer des dents jusque parmi les proches de Nicolas Sarkozy. Lorsqu'elle marque la distance, voire le détachement, on la pense inconsciente de ses fonctions, qui n'ont pourtant rien d'officiel dans la République française. Certains estiment qu'elle éloigne son époux de ses préoccupations. « Elle veut profiter de son mari, avoir une vie sociale, elle l'oblige à prendre du recul », constate un fin connaisseur du premier cercle présidentiel, n'osant pas dire tout haut ce qu'il pense très fort : un chef d'État ne peut pas avoir une vie normale, des amis, des dîners aux chandelles, des week-ends en famille. Un chef d'État se doit tout entier à ceux qui l'ont élu.

« Nicolas Sarkozy a du mal à admettre que, chaque fois qu'il évoque Carla alors qu'il est en train de faire son boulot de président, il perd des

points. Cette femme incarne la jet-set », ajoute un ami du président. En décembre 2009, un sondage GNS, réalisé pour la revue *Sélection du Reader's Digest* sur le lien entre Carla Bruni-Sarkozy et les Français, traduit cette ambivalence. 62 % des sondés la considèrent comme une bonne ambassadrice de la France à l'étranger. Dans les voyages présidentiels, sa présence constitue en soi un événement. « Est-ce que Carla vient ? » est la première question que posent souvent les journalistes du pays hôte aux équipes de l'Élysée. De Bombay à Doha en passant par Jérusalem, la plaisanterie court : qui est le monsieur à côté de Carla Bruni ? « La France compte 64 millions d'habitants, les États-Unis autour de 300 millions, mais c'est Carla que l'on compare à Jackie Kennedy ! », constate un conseiller du chef de l'État. En Espagne, début 2009, sa participation à la visite officielle aurait même apaisé les esprits échauffés par la sortie de Nicolas Sarkozy, quelques jours plus tôt, lorsqu'il avait mis en doute l'intelligence de José Luis Zapatero. « À Madrid, personne n'a évoqué les propos de Sarkozy sur le Premier ministre espagnol. Quand tu veux réussir un voyage, tu emmènes Carla », s'ébahit un proche du président.

Cependant, l'étude révèle un autre aspect du personnage. 55 % des Français interrogés pensent

que Carla Bruni-Sarkozy est à la hauteur de son rôle mais 51 % la trouvent distante. Les Français, qui ont une vision conservatrice du pouvoir, estiment que l'épouse du président doit représenter le pays à l'étranger et s'occuper d'eux. Elle est là pour servir, pas pour exister. Carla Bruni-Sarkozy rejette cet oukase : « J'ai besoin qu'on m'aime, je suis une artiste et si on ne m'aime pas, alors je dis *ciao*. »

Carla Bruni-Sarkozy conçoit et dessine son statut de Première dame en s'inspirant du monde de la haute couture. Tantôt petite main, elle s'astreint à un exercice de haute précision, invisible, apparenté au travail de point de croix, lorsqu'il s'agit de réparer des accrocs, de tisser discrètement des liens, voire de mener des actions dans l'ombre. Tantôt modèle, lorsqu'elle retrouve les tribunes et les projecteurs des événements officiels, ambassadrice de l'élégance française dans des tenues commentées à l'envi. À l'instar de la haute couture, vitrine prestigieuse du savoir-faire national dans l'industrie du luxe, Carla Bruni-Sarkozy, riche héritière, mannequin, chanteuse, amie des stars, est admirée du peuple en raison de son appartenance à une élite inaccessible au commun des Français.

Alors, comment Carla Bruni-Sarkozy, belle mais lointaine, habituée depuis son enfance à

fréquenter le monde clos du gotha international, a-t-elle fait connaissance avec le milieu politique français et la machine du pouvoir? Est-elle capable d'apporter à son mari un « supplément dame » susceptible de modifier et d'améliorer son image? Carla Bruni-Sarkozy dans la politique, s'intéressant au monde des élus et des ministres, n'est-ce pas aussi incongru qu'un grand couturier se piquant d'intérêt pour la fringue bon marché? Ce livre explore l'atelier de Carla Bruni-Sarkozy, la Première dame qui n'aime pas l'Élysée.

En France, la tradition accorde à l'épouse du monarque un partage de la puissance. Sous les Mérovingiens, la reine peut assister au Conseil privé du roi, être envoyée en mission à l'étranger. Les cérémonies et les manifestations tiennent alors lieu de médias pour raconter le pouvoir d'une famille. La monarchie a toujours confondu vie privée et vie publique. Le récit était alors maîtrisé par les puissants qui commandaient fresques et tableaux aux peintres officiels. Pour autant, l'opinion publique se manifestait par les pamphlets et autres libelles épinglant les épouses ou les maîtresses du roi, et ce avant la naissance de la presse. Au XVII^e siècle, Anne d'Autriche est une cible de choix. Des textes féroces répandent des rumeurs sur ses amants supposés et sa vie de

débauche. Une manière de s'attaquer à Louis XIII en contournant la « censure » qui le protège. Des siècles plus tard, en l'an 2010, au cœur du quinquennat du président Sarkozy isolé au milieu de sa cour, on a pu assister à un avatar de ces mœurs qui ont accompagné notre coutume monarchique à travers « l'affaire de la rumeur », à mi-chemin entre vaudeville et affaire d'État.

Le théâtre de l'action : les plus hautes sphères du pouvoir. La distribution, éclatante : un couple dirigeant, des intrigants, une garde rapprochée, des policiers, des agents de renseignements... Tous les ingrédients pour un scénario à rebondissements. Ragots sur les supposées liaisons extraconjugales de Nicolas et Carla Sarkozy, relayés par Internet, règlements de comptes personnels dans l'entourage présidentiel. Cette intrigue aux nombreuses péripéties agit comme un précipité du sarkozysme, lequel se définit entre autres comme une pratique ultra-personnalisée de la fonction présidentielle où l'humain précède le politique. Ce principe est le ressort essentiel du pouvoir en place depuis 2007. Avec Carla Bruni-Sarkozy à son bras, le président, qui affirmait au début de son mandat à la télévision « vouloir remettre de la vie à l'Élysée », y est parvenu au-delà de toutes ses espérances.